

PETITES NOUVELLES MEXICAINES

et autres...

Thibault PASTIERIK

SOMMAIRE

Le cireur aux Flautas	3
Le Métrobus	4
Les Mots	5
Quelque chose	6
Juste pour dire	7
Dans mon placard.....	9
Tout nu sous mon poncho.....	11
Intoxication alimentaire.....	13
Ça fera l'affaire.....	16

Le cireur aux Flautas

Il faisait chaud et blanc.

Tellement que, lorsqu'il leva les yeux pour vérifier qu'un deuxième soleil ne s'était pas rajouté l'air de rien, il ne vit pas le nuage en forme de tube de dentifrice qui passait dans le ciel. C'est dommage, car il s'agissait là d'un vraiment beau nuage, avec ouverture facile et emballage recyclable.

Vexé qu'on ne le voie pas, le nuage s'éloigna en boudant vers d'autres horizons, où il faisait moins chaud et blanc.

Pour le cireur de chaussures de toute façon, c'était la même chose, nuage ou pas. Regarder le ciel lui donnait le tournis et c'est pourquoi il s'était fait cireur. Devant lui, deux souliers pointus en cuir brun sifflaient d'impatience. Le cireur prit son temps, parce qu'il n'aimait pas se presser et que, des chaussures, il y en avait plein les pieds. Et puis il ne pouvait pas s'empêcher de penser au plat de flautas qu'il avait oublié sur la table à manger, chez lui.

“C'est sûr qu'il aura pourri...”, n'arrêtait-il pas de se répéter, et il se maudissait de ne pas avoir remis le plat au frigo.

La voisine devait passer dans l'après-midi pour arroser le chien. Peut-être aurait-elle le bon sens de mettre les flautas au frais... Il fallait espérer.

Le cireur était tellement à côté de ses pompes qu'il badigeonna les souliers bruns de cire noire. Aussitôt, les souliers pointus lui décochèrent un vilain coup dans le menton et s'en allèrent en maugréant des insultes de toutes les couleurs.

Le pauvre cireur ramassa son menton qui avait glissé sous le siège du client et joignit les deux mains pour demander au Seigneur de sauver ses flautas.

À cet instant précis, à l'extrême opposé nord de la ville, la voisine arrosait le chien.

México, 18/08/2018

Le Métrobus

Le métrobus fonçait à toute vitesse sur l'avenue de Chapultepec, longeant le bois.

Les enfants voulaient toujours s'installer à l'étage, juste devant le pare-brise, en espérant que le chauffeur écraserait quelqu'un. Seuls quelques-uns avaient eu la chance d'assister à ce spectacle et le mot s'était répandu dans toutes les écoles de la capitale. Les plus âgés eux, restaient au rez-de-chaussée, parce que ça faisait toujours ça de marches en moins à monter.

Dehors, les façades des buildings du quartier des affaires avaient remplacé les arbres et des ivrognes marchaient sur la route. De temps à autre, un nuage obscurcissait le ciel et la ville se transformait en montagnes russes. Les chiens errants se mettaient à hurler et les chiens civilisés se plaignaient du bruit. Les fous baissaient leurs pantalons et les policiers distribuaient des salopettes un peu partout. Les gens tournaient en rond, ou en triangle isocèle, et parfois claquaient des dents. Les feuilles des arbres et les fenêtres des immeubles échangeaient de place chacune entre elles. Les bandes de peinture blanche qui identifiaient les voies de circulation se changeaient en plaquettes de chewing-gum géantes, et les passages piétons en planche à râper.

Puis le soleil réapparaissait et tout redevenait normal.

Le métrobus freina brusquement et des cris d'extase retentirent au premier étage.

Le chauffeur venait d'écraser un ivrogne.

México, 19/08/2018

Les Mots

Il y a des mots qui, une fois jetés hors des lèvres, se transforment en éléphants aveugles qui trottent dans les champs d'oreilles en écrasant tout sur leur passage.

Ces mots-là feront de vous des esclaves.

Heureusement, tôt ou tard, les éléphants finissent par se piquer aux ronces du bonheur et éclatent comme les feux du quinze septembre. Derrière eux, les synapses écrabouillées repoussent sous la forme d'hippocampes à moitié ivres et tout est bien comme la marque d'une tête sur un oreiller le dimanche matin. Jusqu'à ce que de nouveaux éléphants arrivent...

Ainsi va le cycle de nos vies susceptibles qui, aussi libres soient-elles, restent sensibles aux mots éléphantiques de personnes aveugles.

Que danse la pompette farandole des hippocampes lorsque tombe la nuit.

México, un jour où on m'avait emmerdé.

Quelque chose

Quelque chose a changé dans la silhouette de ton poignet.

Quelque chose a changé et je ne sais pas bien quoi.

Ce poignet, contre lequel tu appuies la tête quand tu me regardes depuis le lit...

Il se tient d'une étrange manière...

Qu'est-il donc arrivé à ce poignet ?

Morelia, quand j'y étais.

Juste pour dire

Voilà, je t'appelle juste pour dire, mais comme tu t'obstines à m'ignorer, je me contenterai de laisser un message que tu iras écouter dès que j'aurai raccroché, parce que tu es un lâche, juste pour dire

Que j'aime me ronger les ongles et puis me servir des rognures pour me curer les dents, et depuis que je fais du yoga, je suis suffisamment souple pour me ronger aussi les ongles des pieds et crois bien que je ne m'en prive pas.

Que je continue à fumer et que je vis très bien le fait d'être « le carpocapse de la sécurité sociale » et je regrette juste que de nos jours une clope coûte le même prix qu'un hamburger chez McDonald.

Que c'est moi qui ai fini la glace à la pistache que tu t'étais réservée pour regarder le dernier épisode de Sex and the City, il y a trois ans.

Que les six alarmes de mon téléphone n'arrivent toujours pas à me réveiller le matin et que personne n'en a rien à foutre.

Que maintenant je parie en ligne et que j'ai misé deux-cents euros sur la Belgique pour le match de samedi.

Que je ne me couvre pas assez quand il fait froid parce que je n'ai pas de pulls chauds et que je refuse de prendre des médicaments ou d'aller voir un médecin quand je tombe malade parce que de toute façon ça finit toujours par passer tout seul, et même si je fume.

Que je me couche très tard parce que j'ai horreur de me coucher tôt et que je n'arrive jamais à m'endormir avant deux heures.

Que j'écoute encore la même musique de merde que j'écoutais au collège et que je n'ai envie d'écouter rien d'autre.

Que le gérant du bar en bas de chez moi connaît mon nom et qu'hier on s'est tutoyés.

Que je me suis fait faire une carte de fidélité chez Franprix que j'utilise pour rembourser mes Kiri au chèvre doux.

Que je prends l'ascenseur pour monter mes deux étages, même si je dois l'attendre parce que quelqu'un est déjà en train de l'utiliser.

Que je pense immanquablement à toi tous les matins au réveil.

Que tu me manques énormément.

Que tu devrais revenir.

Juste pour dire.

México, 29/10/2018

Dans mon placard

Un soir que j'écoutais ma voisine parler au téléphone sans comprendre ce qu'elle disait (mon espagnol ne traverse pas les murs), j'ai trouvé un mot entre les lames du parquet de mon placard.

C'est que mon placard est le seul endroit où j'entends un peu moins ma voisine. Elle parle beaucoup, et souvent seule, alors j'en ai déduit qu'elle devait parler au téléphone, ou à son hamster nain russe.

J'étais donc confortablement installé dans mon placard, prêt à passer une nouvelle nuit bien repassée et pliée, quand j'ai trouvé le mot. Il s'agissait d'un vieux mot, ça se voyait à ses lettres, et surtout à ses « o » et ses « m ». Il devait bien avoir quinze ans ce mot, peut-être même plus. Chez les mots, généralement, on n'espère pas vivre si longtemps.

Le mot était écrit sur un morceau de papier retraits qui avait bien besoin de vacances. Ce morceau de papier avait fait trop d'heures supplémentaires dans sa vie.

J'ai réfléchi à comment ce mot sur ce morceau de papier avait bien pu finir entre les lames du parquet de mon placard. Peut-être qu'il était tombé d'une veste, à l'époque où il y avait encore des cintres, et le propriétaire ne s'en était pas rendu compte.

« C'est le genre de chose qui pourrait très bien m'arriver », ai-je songé accroupi dans mon placard, et immédiatement mon visage est devenu tout pâle et de grosses gouttes de sueur sont apparues sur mon nez et j'ai vu noir.

Dix minutes plus tard, je retrouvais mon calme. Cette histoire de mot perdu m'avait tout retourné.

Comme ma voisine parlait toujours et que j'avais du temps devant moi, et aussi un peu à côté, j'ai entrepris de lire le mot. Il était écrit en espagnol, et j'ai été content de reconnaître certains mots du mot.

Après une étude exhaustive qui avait épuisé presque tout le temps que j'avais devant et à côté de moi, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il s'agissait soit d'une liste des ingrédients à acheter pour faire des strudels, soit d'un itinéraire pour se rendre à la piscine publique de Tlalpan.

Dans les deux cas, la personne à qui appartenait la veste avait dû être embêtée de ne pas retrouver ce mot...

Avant de m'endormir, j'ai replié le morceau de papier et je l'ai remis là où je l'avais trouvé.

Ma voisine parlait toujours.

Demain, j'irai lui toucher un mot.

México, 11/09/2018

Tout nu sous mon poncho

C'était vraiment un joli poncho.

Ça faisait longtemps que j'étais entre les allées métaphysiques du marché artisanal de Coyoacán en essayant de digérer la douteuse torta al pastor de midi. On y trouvait toutes sortes de merdes hétéroclites, un peu comme dans n'importe quel marché, mais cette fois-ci ponctuées de motifs préhispaniques.

Certains disent qu'il ne faut pas utiliser le terme « préhispanique », trop euro-centré, mais Carlos lui dit que c'est des conneries parce que oui, ici il y a eu un monde avant les Espagnols et il y a eu un monde après les Espagnols, et ces deux mondes n'avaient pas grand-chose à voir. Moi je ne sais pas trop. L'alternative serait de parler de motifs « méso-amérindiens », ce qui claque quand même un peu plus.

Revenons-en à notre poncho.

Ce poncho-là m'a tout de suite fait de l'œil, tellement que j'allais même me proposer de lui offrir un verre lorsque je me suis rappelé que c'était un poncho. Il surplombait le marché tout entier, dressé haut et fier sur son cintre première classe.

C'était vraiment un joli poncho...

Je le répète parce que des ponchos dans ce marché, y en avait toute une foutraille, bien de quoi vêtir Tenochtitlan entière, mais des comme celui-là, non, ah ça non. C'était vraiment un joli poncho, bleu et blanc, avec des motifs méso-amérindiens.

Le vendeur était un jeune chilango un poil skank qui, en plus de vendre des ponchos, faisait des tatouages. Il conversait avec une autre vendeuse – également skank – qui s'efforçait de tresser des dreadlocks à une espèce de hippie hollandais sans dieu ni maître comme on en croise tant à México.

Je savais qu'il me faudrait marchander, parce que dans ces endroits-là, quand on est un güero (c'est-à-dire un blanc blond comme moi, ou comme le Hollandais), il faut

marchander si l'on ne veut pas « se faire avoir », même si je trouve ça plutôt difficile de se faire avoir quand un euro vaut vingt-deux pesos quatre-vingt-neuf, mais disons qu'il s'agit là plus d'une question de principe (Cf. Guide du Routard 2018).

Pas de panique : pendant les cinq derniers mois, j'ai eu le temps de travailler et d'affiner mon approche. Parler espagnol est un atout majeur, et s'y connaître un peu en aztèque également. Cela vous permet de prendre le vendeur par surprise et de le déstabiliser au moment crucial de l'achat. Aussi, afin de bien montrer au chavo que je ne suis pas là juste pour l'album souvenir et que si j'ai un appareil photo autour du cou, c'est parce que je suis un artiste et pas un putain de hippie Hollandais, je décide de l'aborder directement par une question qui promet de le laisser sans voix. Je lui demande s'il s'agit bien du visage de Huitzilopochtli, dieu de la guerre et du soleil, qui est brodé en plein milieu du joli poncho. Les yeux du vendeur font un bref aller-retour entre ma gueule et le poncho, puis il me répond que peut-être que oui, qu'il ne sait pas vraiment, mais que ce qu'il sait en revanche c'est que le visage en question est entouré par une représentation du calendrier aztèque. Je hoche lentement la tête, en faisant bien attention de prendre un air suspicieux, avant de me renseigner sur le prix.

- Deux-cent-cinquante.
- Tu me le fais à deux-cents ?
- Non.
- D'accord. Je le prends.

Qu'est-ce qu'on est bien, nu sous son joli poncho !

Le monde est plus léger quand on a les fesses au chaud.

Et si vous prend l'envie de pisser,

Il suffira de relever

Cette cape céphalophore

Ce qui n'est pas beaucoup d'effort,

Pour soulager votre vessie,

Comme ce bon vieux Huitzilopochtli.

México, 17/12/2018

Intoxication alimentaire

J'ai vomi 2019.

À quatre reprises.

Vraiment j'ai essayé, mais rien à faire, 2019 ne voulait pas passer. Quatre fois donc, dans la fatale nuit qui voit la nouvelle année s'installer tranquillement pour prendre ses fonctions en saluant sa prédécesseuse, je me suis péniblement levé de mon lit, traîné jusqu'aux toilettes et j'ai dégobillé 2019 en petits morceaux.

Je suis allé voir sur internet si c'était déjà arrivé à quelqu'un, s'il existait une solution, je ne sais pas, un traitement... Après avoir parcouru plus d'une dizaine de forums sans rien trouver – ce qui n'était pas très rassurant – je suis finalement tombé sur un article pertinent. J'ai cliqué sur le bouton « sans façon » de l'annonce qui me proposait de gagner plusieurs milliers d'euros par jour et j'ai commencé la lecture.

Un homme, une fois, il y a longtemps – mais pas tant que ça – n'avait pas réussi à passer à la nouvelle année et s'était retrouvé sur le banc de touche de l'ancienne. Tout d'abord, il avait pensé que ça n'allait pas durer, qu'il finirait bien, tôt ou tard, par digérer la nouvelle année comme l'avait fait tous ses amis et le monde entier.

À l'époque, on était plus patients.

Les jours sont devenus des semaines, les semaines des mois, et en avril, notre homme remplissait toujours ses formulaires en inscrivant la date de l'année passée, ce qui lui causait de nombreux problèmes administratifs.

Lorsqu'arriva son anniversaire, il décida d'organiser une petite fête pour doubler ses trente-sept ans. Ses amis vinrent chez lui et se plainquirent immédiatement de l'odeur

nauséabonde qui émanait des placards de la cuisine et du frigo, remplis de produits périmés. Ils le forcèrent à tout jeter à la poubelle, puis on apporta le gâteau. Au moment de souffler sur les bougies, notre homme resta bloqué, perplexe devant son fraisier trois étages. Au bout de quelques secondes, il fit remarquer à ses amis que ces derniers s'étaient trompés dans le nombre de bougies et leur demanda de bien vouloir en retirer une.

Les insultes jaillirent dans tous les sens. C'en était trop. On ne double pas ses trente-sept ans comme ça, ces choses-là ne se font pas, imaginez donc !

Le plus embêtant, c'est que lui-même ne comprenait rien à toute cette histoire. Les dernières années de sa vie avaient été correctement ingérées, sans susciter rien d'autre qu'une légère dépression parfaitement maîtrisable comme il est d'usage. Que lui arrivait-il soudainement ?

Nous étions à présent au mois de juillet et, petit à petit, notre homme s'était retrouvé seul. Personne ne voulait continuer à fréquenter cet illuminé qui prétendait pouvoir défier le temps. Rendu malade par sa propre condition, il ne sortait de chez lui désormais plus que pour acheter le journal et en barrer la date au marqueur rouge.

Puis arriva ce qui devait irrémédiablement arriver : l'année suivante.

Notre homme avait fait ses arrangements pour ne voir ni entendre personne ce soir-là. Le câble de la télévision avait été soigneusement sectionné, tout comme celui du téléphone – c'était il y a longtemps, mais pas tant que ça – et il avait acheté de superbes bouchons d'oreilles dont l'extrême efficacité ne lui laissait percevoir que le battement de son cœur ranci. À vingt-et-une heures, il était couché dans lit.

Son plan fonctionna à merveille et il se réveilla tôt le lendemain, sans n'avoir rien senti. Cependant il se méfiait toujours, et ce fut avec une certaine angoisse qu'il endossa son

manteau pour sortir en ce premier de l'an. Les gens marchaient très vite sur les trottoirs gris et secs, les enfants portaient des moufles et les chiens se sentaient les fesses avec beaucoup d'amabilité.

Lui, au milieu de tout ça, il se sentait très en avance, très ailleurs, plus loin.

Au premier kiosque ouvert, il s'arrêta pour acheter le journal, armé de son marqueur rouge. Mais il ne le sortit pas de sa poche. Ses yeux restèrent fixer pendant quelques secondes sur la date, puis il se rendit compte qu'il était d'accord pour que ce soit cette date-là. La nouvelle nouvelle année était passée, et il l'avait digérée.

J'ai fermé la page, éteint mon ordinateur, et puis j'ai mis les petits morceaux de 2019 au frigo avant d'aller me recoucher.

Demain je profiterai du petit-déjeuner pour essayer à nouveau de les avaler. Et si ça ne marche pas, alors ce sera après-demain, ou le jour d'après, ou...

Après-tout, rien ne presse.

2019 ne se périme qu'en 2020.

Saint-Denis, 15/01/2018

Ça fera l'affaire

Je me suis levé ce matin, et j'ai voulu me préparer un café. Mais il ne restait que du thé à la vanille premier prix, alors j'ai dit que du thé ferait l'affaire.

Le mardi, je mets toujours mes chaussettes vertes, parce que le vert c'est la couleur de l'espoir et que le mardi, il faut avoir encore de l'espoir. Ce dont je ne me souvenais plus, c'est que j'avais troué mes chaussettes vertes le mardi dernier à cause de l'ongle de mon gros orteil qui refuse qu'on le coupe et qui est très pointu. Comme il ne restait plus de fil à recoudre vert et que je n'allais certainement pas mettre de sandales par ce temps, j'ai dit que mes chaussettes du mercredi feraient l'affaire. Il s'agissait de chaussettes mauves, couleur du compromis.

Pour me coiffer, j'utilise généralement un peigne, parce que j'ai le crin raffiné et que je ne suis pas une grosse brute. Aucune trace cependant ce matin de mon peigne, qui a la fâcheuse habitude de se glisser derrière la machine à laver dès qu'on a besoin de lui, mais j'étais déjà très en retard à cause de cette histoire de chaussettes, alors j'ai dit que ta brosse à cheveux ferait l'affaire.

De toute façon, le métro ne fonctionnait pas à cause d'une petite vieille tombée entre le quai et le marchepied et il y en avait bien pour deux heures avant de la sortir de là – elle criait beaucoup – alors j'ai dit que le bus ferait l'affaire.

Au bureau, j'aime bien enlever mes chaussures pour me sentir plus à l'aise, le sol est en fourrure de léopard des neiges – un léopard synthétique, ne vous inquiétez pas – et c'est agréable, parfois tellement que j'oublie de travailler et je passe la journée à frotter mes pieds contre la moquette, ce qui ne plaît guère à mon patron. Mais aujourd'hui la fourrure de léopard était en maintenance alors j'ai dit que le pelage de caribou ferait l'affaire. Mon patron paraissait content, ça faisait longtemps qu'il ne m'avait pas vu aussi bien travailler.

Mon travail consiste à élaborer de nombreux tableaux, camemberts, et diagrammes à bâtonnets statistiques. Mes

diagrammes à bâtonnets, en particulier, sont très beaux et je m'applique beaucoup à les faire, si bien qu'on m'a même déjà proposé de les exposer. J'en ai offert un à ma mère qu'elle a affiché dans sa cuisine, et ce n'est pas me vanter que de dire que ça a de la gueule. Ce qui les rend si originaux, ce sont leurs couleurs. La plupart des gens autour de moi font des diagrammes avec des couleurs simples; rouge, vert, bleu, jaune... Ce n'est pas très bandant. Moi, je sais faire preuve de sensibilité; rouge arrabbiata, silex azuré, bave de Cochinchine, vert filet-mignon, ombre de corail... Autant de nuances que de points de pourcentage. Ce que je redoute toujours, c'est le passage au papier, mis à mal par les capacités limitées et capricieuses de notre imprimante. Moindre fut donc ma surprise en découvrant une cartouche magenta quasiment vide. Comme il s'agissait d'un diagramme très important et que mon patron l'attendait avec urgence, je me suis contenté d'imprimer en nuances de cyan et de jaune. Bien évidemment, le résultat fut piteux, mais comme ici personne n'en a rien à foutre, j'ai dit que ça ferait l'affaire.

À la pause repas – vingt minutes de pause minium pour six heures de travail consécutives – je mange presque toujours avec Ernie à la cafeteria de la boîte. Ernie, c'est un type bizarre passionné de boîtes de conserve, ce qui doit être le sujet à peu près le moins charmeur au monde, et pourtant je fais des diagrammes. Cette fois-ci, Ernie avait apporté un pho devant lequel il s'émerveillait, trop ému pour oser l'entamer, tout en m'expliquant que la mise en boîte de ce plat vietnamien avait longtemps été interdite par la législation française jusqu'à la semaine dernière et qu'il s'agissait vraiment d'un très grand progrès car ça allait ouvrir la voie à beaucoup d'autres plats similaires comme la soupe de carcasses et têtes de crevettes thaï. Moi j'ai demandé un club poulet, mais il ne restait plus que des clubs thon alors j'ai dit qu'un club thon ferait l'affaire. Puis j'ai dit à Ernie de fermer sa gueule.

Heureusement, le métro fonctionnait de nouveau quand j'ai voulu rentrer chez moi le soir. Les pompiers avaient

coupé la petite vieille en deux sur place sans la tuer. Les jambes étaient restées sur les rails, mais le reste était sauvé et le trafic avait enfin pu reprendre son cours. Il y avait beaucoup de monde, et aucune place assise. Malgré tout, ça restait toujours mieux que le bus.

Je suis rentré, j'ai pris une douche et je me suis assis devant la télé. J'avais prévu de regarder un épisode avec le Netflix d'Ernie – une série sur des adolescents vampires – mais comme sa mère et son ostéopathe était déjà en train d'utiliser son compte, je n'ai pas eu le droit d'y accéder. Alors j'ai dit que France 2 ferait l'affaire. On diffusait encore un programme sur la Seconde Guerre Mondiale et c'était vraiment la dernière chose dont j'avais besoin. Alors j'ai dit qu'un livre ferait l'affaire.

Avant de me mettre au lit, j'ai voulu me laver les dents – je n'aime pas garder le goût du thon dans la bouche. Je règle toujours mon chronomètre sur une minute trente quand je me lave les dents car je tiens à ma santé buccale, et je traite mes gencives avec grand soin, et j'ai d'ailleurs de très belles gencives d'après mon orthodontiste, et pourtant il en a vu, des gencives. Ma brosse à dents était toute triste et moche et pourrie, alors je l'ai jetée avant de m'apercevoir que je n'en avais plus de nouvelle. J'ai réfléchi un instant, puis j'ai dit que ta brosse à dents ferait l'affaire.

Une fois bien au chaud sous la couette, j'ai pris mon livre et j'ai lu quelques pages que j'avais déjà lues la veille et je ne m'en suis rendu compte qu'à la dixième. J'ai éteint la lumière et je me suis couché sur le côté parce que c'est meilleur pour le dos. Le sommeil ne voulait pas venir et je me suis mis à penser beaucoup à ce qu'avait été ma vie et à ce qu'elle allait être à présent.

Finalement, j'ai dit que ça ferait l'affaire et je me suis endormi.

Saint-Denis, 11/02/2019